



REVUE DE PRESSE

THÉÂTRE DU RADEAU



**FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS**

10 sept - 31 déc 2019

Service presse :
Christine Delterme - c.delterme@festival-automne.com
Lucie Beraha - l.beraha@festival-automne.com
Assistées de Claudia Christodoulou - assistant.presse@festival-automne.com
01 53 45 17 13

Théâtre du Radeau

Item

Théâtre de Gennevilliers – 5 au 16 déc.

PRESSE

Sspalesite.fr – 11 septembre 2019

La Terrasse – Décembre 2019

Théâtre(s) – Hiver 2019

L'Humanité – 2 décembre 2019

Blogs.mediapart.fr – 3 décembre 2019

Ville-genevilliers.fr – 3 décembre 2019

Hottellotheatre.wordpress.com – 8 décembre 2019

Sceneweb.fr – 8 décembre 2019

Facebook.com/UbuEuropeanStages – 10 décembre 2019

Laparafe.fr – 11 décembre 2019

Dmpvd.wordpress.com – 12 décembre 2019

Thtre132.wordpress.com – 12 décembre 2019

Delibere.fr – 14 décembre 2019

Le Parisien – 14 décembre 2019

Le Monde – 15-16 décembre 2019

Sspalesite.fr – 11 septembre 2019



FESTIVAL D'AUTOMNE

Cinq pièces à ne pas manquer !

by Sspalesite75 | Posted on septembre 11, 2019

La rentrée est arrivée et tu n'as toujours rien réservé ? Tu voudrais éviter de hocher de la tête pendant que tout le monde parle de ces pièces incroyables que tu n'as pas pu voir ? La SSPA !! est là pour te guider, avec les cinq pièces à ne pas manquer pendant le Festival d'Automne.

Le Festival d'Automne, on ne le présente plus, c'est l'événement incontournable de la rentrée. Cette 48ème édition se déroule jusqu'au 31 décembre, dans 56 lieux différents. Les mastodontes du théâtre y côtoient la jeune création, avec juste assez de propositions pour perdre la tête. On vous entend déjà : mais qu'est ce qu'il faut absolument aller voir ?

THEATRE DU RADEAU – Item (titre provisoire)



© François Tanguy

Le travail qu'entreprend François Tanguy avec le théâtre du Radeau est si singulier, si incomparable, qu'il divise les avis avec force. Ses créations étant rares, elles valent forcément une place de choix dans les pièces à ne pas manquer. Aller voir Item sera autant un risque de mourir d'un ennui mortel que de vivre l'une des plus belles expériences artistiques de votre vie. Les espaces de ses pièces sont en perpétuel mouvement, une chorégraphie de corps et de décors à chaque fois impressionnante. Si l'expérience vous tente, un seul conseil: débranchez votre cerveau et laissez vous happer par un nouveau niveau de perception. Ou par le sommeil. A vous de voir.

Du 5 au 16 décembre, [T2G](#) .

[Critiques](#)

critique

Item

T2G – THÉÂTRE DE GENNEVILLIERS / MES ET SCÉNOGRAPHIE FRANÇOIS TANGUY

Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, le Théâtre du Radeau présente *Item*, sa dix-huitième création, au T2G – Théâtre de Gennevilliers. Une succession de mouvements, de mots, d'images, de musiques, de figures, de sons... Une plongée vertigineuse dans la densité de l'instant.



© Jean-Pierre Estournet

Si l'on considère notre époque comme une ère de l'efficacité et du consensuel, de l'uniformisation, pour ne pas dire de la simplification, les œuvres scéniques que conçoit François Tanguy depuis le début des années 1980, avec sa compagnie Le Théâtre du Radeau, ont quelque chose de profondément anachro-

nique. Quelque chose qui laisse en tête une impression de liberté, de résistance, d'extravagance poétique. Après *Soubresaut* il y a trois ans, le metteur en scène et scénographe (installé au Mans, dans les locaux d'une ancienne succursale automobile, *La Fonderie*, devenue lieu de création et de résidences artistiques) poursuit son chemin de singularité avec *Item*, une suite de tableaux mouvants à travers lesquels nous parvenons des éclats d'intensité et d'inattendu. Des éclats de drôlerie, aussi. Car, peut-être encore davantage que lors des anciennes propositions du Théâtre du Radeau, les panoramas entre musique et littérature de ce nouveau spectacle ne se situent jamais très loin d'une forme de loufoquerie.

Trajectoires loufoques et poétiques

On est en effet, ici, bien loin de tout esprit de sérieux. Une forme d'absurde, même, affleure tout au long de la représentation. Fidèle à l'univers esthétique qui a fait son succès, François Tanguy installe ses cinq interprètes (Frode Bjørnstad, Laurence Chable, Martine Dupé, Erik Gerken et Vincent Joly) au sein d'un bric-à-brac de tables, de chaises, de banquettes, de meubles, de châssis, de planches et de panneaux de toutes tailles, de tous styles. Cet ensemble d'objets disparates participe aux mouvements perpétuels de composition, décomposition et recomposition qu'impulsent les personnages convoqués devant nous. Sur des airs de Wagner, Dvorak, Ligeti, Bartok, Sibelius, Chostakovitch..., ils disent (en français, en italien et en allemand) des extraits de textes de Walser, Plutarque, Ovide, Dostoïevski, L'Arioste, Goethe, Brecht. Ces êtres baroques sont assis sur des tables, debout sur des meubles, vont d'un point à un autre du plateau en déplaçant et franchissant toutes sortes d'objets. Au plus vivant de ce qu'ils sont, ils dessinent des trajectoires de théâtre instables qui offrent en partage la densité du présent.

Manuel Piolat Soleymat

T2G – Théâtre de Gennevilliers, Centre dramatique national de création contemporaine, 41 av. des Grésillons, 92230 Gennevilliers. Du 6 au 16 décembre 2019. Le lundi, le jeudi et le vendredi à 20h, le samedi à 18h, le dimanche à 16h. Durée de la représentation : 1h35. Spectacle vu le 19 novembre 2019 à la Fonderie, au Mans. Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. Tél. 01 41 32 26 26. www.theatre2gennevilliers.com
Également du 8 au 16 janvier 2020 au **Théâtre national de Strasbourg**; du 11 au 15 février à la **MC2 à Grenoble**; les 11 et 12 mars au **Centre dramatique national de Besançon**; du 10 au 13 juin au **Théâtre Garonne à Toulouse**.

LE THÉÂTRE DU RADEAU MYTHE VIVANT

Précurseur et politique, le Théâtre du Radeau, de François Tanguy, pousse la dramaturgie dans ses retranchements.

TEXTE CYRILLE PLANSON

PHOTOS JULIEN PEBREL

De quoi le Radeau est-il le nom ? D'une histoire du théâtre, aventureuse et profondément politique sans doute. La compagnie fondée au Mans en 1977, au sein de la MJC du Ronceray, est aujourd'hui un mythe qui a parcouru tout ce que l'Europe compte de scènes

ITEM, DERNIÈRE CRÉATION DU RADEAU

Le projet réunit au plateau Frode Bjørnstad, Laurence Chable, Martine Dupé, Erik Gerken, Vincent Joly, tous membres de longue date du théâtre du Radeau.

La pièce tient autant du tableau vivant que de jeux de construction et de déconstruction des espaces, dans le ballet incessant des corps et des espaces perpétuellement remaniés. « Avec les comédiens, le jeu a consisté à ne pas s'attribuer de rôle. Le projet s'inscrit dans la théâtralité, tout en évitant de se situer dans une odyssée à la façon d'Ulysse. » À voir en 2020 à Strasbourg, Grenoble, Besançon et Toulouse.

et de festivals de théâtre. Laurence Chable a participé à l'aventure de la compagnie originelle née dans l'effervescence des années 1970, contestataires et engagées. En 1982, François Tanguy, qui vivait alors entre Paris et Caen, en devient le metteur en scène. Il porte au plateau des textes dramatiques à l'image de *Dom Juan*, de Molière (1982), *Le Songe d'une nuit d'été*, de Shakespeare, (1985), ou propose une réappropriation de quelques figures elles aussi mythiques comme *Jeu de Faust* (1987). Déjà, ponctuellement, des créations singulières émergent telles que *L'Éden et les cendres* (1983), *Le Retable de Séraphin* (1984) ou la référence qu'est devenue *Mystère Bouffe* (1986), avant que le Radeau n'invente son propre langage, croisant avant d'autres le théâtre avec ses cousins du cirque, de la musique ou de la danse. Ce sera *Chant du bouc* (1991), qui marque ce virage de manière irrémédiable, puis *Choral* (1994), *Bataille du Tagliamento* (1996), *Orphéon-Bataillesuite lyrique* (1998), *Les Cantates* (2001), *Coda* (2004), *Ricercar* (2007), *Passim* (2014) ou tout récemment *Item* (2019).

TOURNOIEMENT COMMUN

Le Théâtre du Radeau est tout autant un projet théâtral qu'un lieu, la Fonderie, ancien garage automobile investi dès 1985 et qui sera autant un espace de travail que le lieu d'une utopie politique, à la fois très ancré dans le champ artistique (accueil de compagnies en résidence, lieu de recherche et de fabrique), mais aussi en projection sur le monde,



La troupe d'Item, dernière création du Radeau

engagé et militant lors de la guerre en Bosnie et des massacres de Srebrenica. Un lieu pour « accueillir, rassembler, renouer, délier », dira François Tanguy. En 2008, l'auteur Jean-Paul Manganaro s'est interrogé sur ce qui pouvait définir le mieux le Théâtre du Radeau : « Que cherchent Tanguy et le Radeau ? [...] On pourrait répondre qu'il s'agit de déstabiliser l'option mentale et politique d'un théâtre qui vise à une certitude pulsionnelle, positive [...]. C'est contre cette univocité globale des significations que le théâtre de Tanguy et du Radeau est politique, et c'est par cette attitude politique qu'il aboutit à une esthétique. » François Tanguy s'en défend ou évite d'apporter une réponse

trop simple. Son théâtre est-il politique ? « Il l'est parce qu'il est dans la Cité. Il prend part au tournoiement commun. »

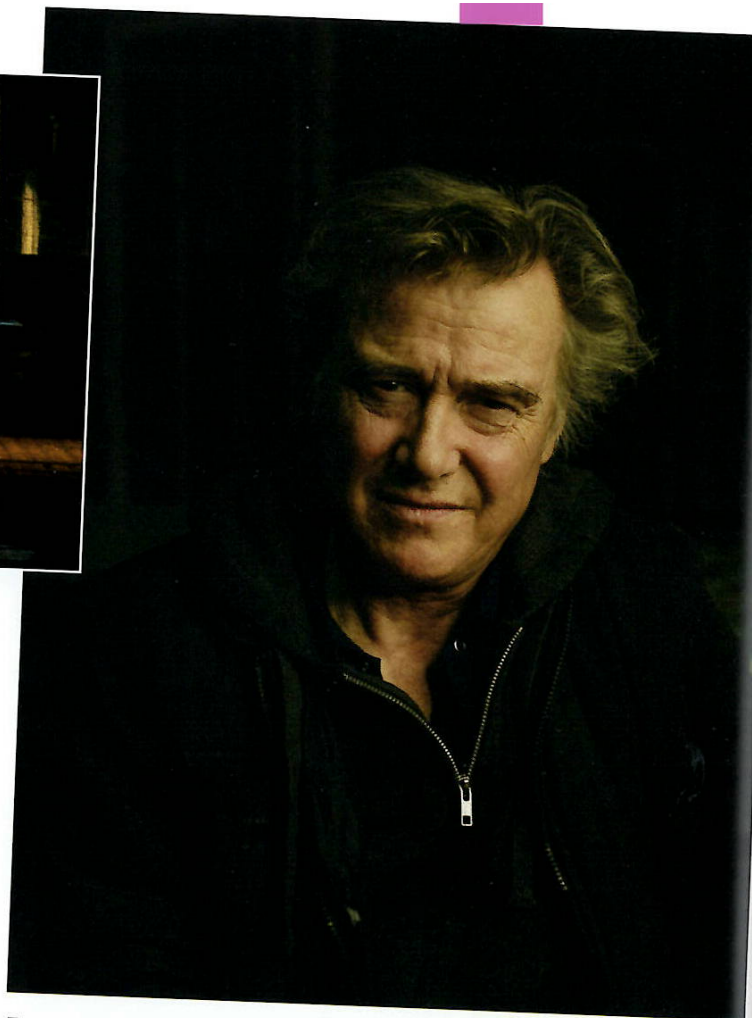
UNE INTELLIGIBILITÉ TRANSFORMÉE

Le Théâtre du Radeau se caractérise peut-être par son absence de certitudes, par cette remise en question de tout au démarrage de chaque projet et ce questionnement permanent de ce qu'est, ou de ce



Item, créée en novembre, au Mans

que pourrait être, la dramaturgie. Bien avant que ne naissent les collectifs, aujourd'hui omniprésents dans la sphère théâtrale, le Théâtre du Radeau s'est inscrit dans un mouvement collectif, « *comme d'autres, au même titre que les Fédérés ou Ariane Mnouchkine* », témoigne Laurence Chable. Cela concerne surtout le projet de la Fonderie, car au plateau, François Tanguy est seul maître à bord. « *Il a une autorité dans la direction d'acteurs. Il dirige, choisit, guide chacun d'entre nous. Il joue des temporalités.* » Le théâtre y est disséqué, déconstruit, décomposé en fragments, en une matière qui nourrit une écriture nouvelle, singulière. « *Je crois que le Radeau a le courage d'aller d'emblée vers une forme de multiplicité, à la recherche d'une expérience de plateau qui ne va pas nécessairement s'articuler avec l'écrit*, explique Laurence Chable. François Tanguy considère chaque élément – le son, la lumière, la scène... – comme un outillage. Il n'y a pas de hiérarchie entre ces éléments. L'expérience est autant plastique, visuelle que proprement théâtrale. Tout le rapport à l'intelligibilité est transformé. » Pour le public, un spectacle du Théâtre du Radeau relève lui aussi de l'expérience. C'est un cheminement. « *Le travail même de la perception devient plus actif et individualisé*, précise Laurence Chable. Cela s'agite autrement. » François Tanguy ne dit pas autre chose, considérant le spectateur comme « *un protagoniste de la pièce* ». Au moment de définir ce qui ferait la singularité du Théâtre du Radeau, chose « *beaucoup trop difficile*



François Tanguy

à faire», selon les termes de Laurence Chable, celle-ci cite volontiers quelques mots extraits de *Naufrage avec spectateur*, un texte du philosophe allemand Hans Blumenberg que François Tanguy a donné à lire à ses comédiens avant la création d'*Item* : « *Comme les marins, nous sommes de ceux qui doivent transformer leur bateau en pleine mer sans jamais pouvoir le démonter en cale sèche et le remonter avec de meilleurs morceaux... La voile colorée et puissamment gonflée se prend pour la cause du mouvement du bateau alors qu'elle ne fait que capter le vent qui à tout instant peut tourner ou retomber...* » La voici peut-être, la définition la plus juste du projet du Théâtre du Radeau. ♦

THÉÂTRE

Vagabondages poétiques en territoires oubliés

Item, la nouvelle création du Théâtre du Radeau, embarque le spectateur dans une odyssee vertigineuse.

Le Mans (Sarthe),
envoyée spéciale.

Désormais, les spectacles se bousculent au portillon. Tourbillon de créations qui se succèdent à en donner le tournis. Dictature du sujet qui, du haut de son utilité, domine, détermine, balise. Le théâtre ne questionne plus, n'interpelle plus. Il constate, confond subversion et subvention, ricane, un brin cynique. Imposture de la posture, l'heure est au grand racolage, au grand déballage théâtral enrubanné de bonnes intentions. On fait du théâtre utile, esthétiquement utile. Et ça tourne à vide. Tout n'est pas à jeter avec l'eau du bain. Il est des endroits qui ne plient pas, ne cèdent pas à la facilité, poursuivent inlassablement leur pratique d'un théâtre d'art qui avance à tâtons, loin des sentiers battus et rebattus, un théâtre têtue dans son engagement au service d'une œuvre qui dessine les contours d'une pensée en mouvement.

Des corps en apesanteur

Le théâtre de François Tanguy est de ceux-là. Création après création, il poursuit inlassablement un travail des plus singuliers. Installé à la Fonderie, dans une ancienne succursale automobile du Mans, un lieu ouvert propice à l'exploration, le Théâtre du Radeau, du nom de la compagnie, pratique un théâtre d'art artisanal, un théâtre iconoclaste. C'est quoi, *Item* ? Un théâtre de l'intranquillité, un théâtre qui tient à la fois de l'art brut balayé par des réminiscences de romantisme. D'immenses cadres vides ouvrent vers l'infini, des chausse-trappes suspendues que les acteurs vont traverser de part en part, en robes de crinoline ou en armures de chevaliers. Des corps en mouvement, des corps qui hoquent, des corps en apesanteur. Des

tableaux - paysages, portraits - posés çà et là surgissent d'une mémoire lointaine, enfouie sous les amas d'images dont nos cerveaux sont désormais encombrés. Chaque scène est elle-même l'ébauche d'un tableau, précédée d'esquisses à peine dessinées. Dans un jeu furtif traversé d'ombres et de lumières, où des vents contraires caressent et soulèvent silencieusement des pans de tulle, on saisit au vol des mots qui s'invitent dans cette sarabande et provoquent des déflagrations que l'on éprouve dans sa chair.

**Chaque scène
est elle-même
l'ébauche
d'un tableau,
précédée
d'esquisses à
peine dessinées.**

François Tanguy convoque Plutarque, Dostoïevski, Ovide, Goethe, Brecht ou Robert Walser. Un montage poétique sulfureux qui questionne l'écriture, le sens de l'écriture, la place de l'artiste, en compagnie d'une partition musicale où Dvorak côtoie Ligeti, Chostakovitch - John Cage, Alberto Posada - Bach... Déluge de feu poétique, retour aux poètes toujours et encore, à contretemps, à contre-courant. Un refuge pour se ressourcer, une pause nécessaire. On comprend intuitivement ce qu'on ne comprend pas, on épouse les mouvements des acteurs, on rit devant leur espièglerie, une certaine légèreté de l'être dans ce plateau-capharnaüm où la hiérarchie est allègrement piétinée. Les poètes s'adressent à nous, se rappellent à notre bon souvenir, nous ouvrent les portes d'un autre possible. *Item* est un vagabondage poétique unique, une adresse à l'intelligence du spectateur. ●

MARIE-JOSÉ SIRACH

Le spectacle a été créé à la Fonderie. Il est présenté du 6 au 16 décembre au Théâtre de Gennevilliers dans le cadre du Festival d'automne. Puis, du 8 au 16 janvier au Théâtre national de Strasbourg; du 11 au 15 février à la MC2 de Grenoble; les 11 et 12 mars au CDN de Besançon et du 10 au 13 juin au Théâtre Garonne, à Toulouse.

Ô « Item », suspends ton vol

3 DÉC. 2019 | PAR [JEAN-PIERRE THIBAUDAT](#) | BLOG : BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT

Un nouvelle merveille indescriptible du Théâtre du Radeau et de François Tanguy créée en novembre dans leur tanière de la Fonderie du Mans, commence une longue tournée à Gennevilliers. Nom de code : « Item ». Comment, ici, saisir l'insaisissable ? Item, comment dire, ici, le mouvement d'« Item », sans le figer ?

COMMENTEZ | A+ A-



moment d'"Item" © Jean-pierre Estourmet

Ils reviennent. Ils viennent de là-bas, du fond du plateau, ils se faufilent dans des entrelacs de panneaux, de tables en Formica, de chaises de cantine, de cadres vides. Ils reviennent. De loin, d'autres spectacles, de la rue d'à côté, de l'étranger, d'un livre lu jusqu'au petit matin, d'un songe.

Poésie du passage, élégie du furtif

Ce sont des revenants. Elles, ils portent perruques, robes de bal, couronnes royales bricolées avec ce papier doré dont on enveloppe les tablettes de chocolat. Ils sont des êtres de théâtre, ils ne sont bons qu'à ça, comme dirait Beckett. L'un porte un bout d'armure de chevalier, l'autre une tête de minotaure faite de lamelles métalliques ou encore une plume parachevant un cercle métallique. Ils montent sur des tables ou se faufilent dessous, deux femmes nous tournent le dos et regardent par la fenêtre. Celui-ci s'assoit à une table et enroule des tableaux sortis de leur cadre, celui-là déplace une bassine de fleurs, d'autres encore, ou les mêmes, déplacent des panneaux muraux, des cadres vides. L'un se grime le visage en rouge, non comme un clown, quoique, plutôt comme un supplicié, l'autre porte une moustache postiche d'une épaisseur à rendre jaloux Groucho Marx. C'est lui qui apparaît en premier.

Tous portent des mots comme ils portent des redingotes lestées de pluie, de neige fondue, de nuits sans sommeil. Des mots amis d'écrivains aimés que François Tanguy appelle souvent par leur prénom comme des vieilles connaissances. Des musiques qui n'illustrent rien, les accompagnent ou pas, s'immisçant par effluves lointaines ou brefs déferlements, tandis que les lumières jouent au chat et à la souris. Tout ne va être qu'une litanie d'apparitions et de disparitions, de mouvements furtifs, de soudains saisissements. Poésie du passage, élégie du furtif. Brisons là.

Comme tous les autres spectacles (mot fallacieux, impropre, trompeur) du Théâtre du Radeau, *Item*, le dernier né, laisse le « critique de théâtre » au bord du renoncement. Comment dire, dans sa désarmante complexité, ce qui est tout bonnement indescriptible puisque toute description forcément linéaire réduit à un inventaire notarial les lignes de force, les corps-à-corps multiples et entrelacés de la chose vue et entendue. Certes, dira le lecteur impatient ou tatillon, c'est là le lot de tout spectacle, arrêtez de faire le malin. Sans doute.



moment d'"Item" © Jean-pierre Estoumet

Mais, d'un spectacle à l'autre, Tanguy et sa bande poussent le théâtre, cet art de l'espace, du temps, du mouvement, du son (mots, musiques) et de la lumière, à fond les manettes en jouant sur ce qui est propre au théâtre, à savoir la disparition inhérente à toute représentation, en la poussant dans ses derniers retranchements, en la démultipliant, en faisant de l'apparition/disparition le tempo du spectacle. Chaque scène, suspension entre deux chutes, constituant un temps d'apaisement et d'effleurement comme ce temps bref des longues marches en montagne où l'on s'arrête un instant pour toiser le paysage et en tutoyer la poésie tout en écoutant le chant des oiseaux alentour. Dans *Item*, ce paysage peut être un tableau célèbre ou pas, et, brièvement, une paysagère et verdoyante vidéo.

Dans la clairière Grüber

Au printemps dernier, j'avais pu assister à l'une des premières séances de travail dans « la clairière Grüber », ainsi nommée parce que le grand metteur en scène allemand Klaus Michael Grüber aimait s'y attarder. Il y avait là les comédiens d'*Item* : Frode Bjørnstad, Laurence Chable, Vincent Joly, piliers de biens des spectacles du Radeau, et Erik Gerken qui revenait après des années (c'est un comédien fidèle des spectacles de Nathalie Béasse). Nouvelle venue, Martine Dupé les rejoindrait plus tard. Etais également présent Eric Goutard avec qui Tanguy élabore les sons des spectacles. Le titre *Item* n'existait pas encore.



Moment d'"Item" © Jean-pierre Estoumet

Sur la table entourée d'arbres et de chants d'oiseaux, des livres ouverts. Parmi eux, ceux de « Robert » (Walsler), familier lui aussi des spectacles du Radeau. « Ça se déboîte constamment », disait Tanguy en parlant de l'écriture de « Robert ». Il en va de même de l'écriture de ses spectacles. L'indispensable et vieux compagnon « Fédor » (Dostoïevski) était là lui aussi. Des pages de Robert et Fédor traversent *Item* (un livret des textes et des musiques du spectacle est distribué aux spectateurs à la sortie). D'autres auteurs lus ce jour-là dans la clairière (le Cardinal de Retz, Gogol, Kafka, André Bernold) n'y figurent pas, ce qui ne veut pas dire qu'ils ne sont pas là, à l'ombre d'un costume, d'un accessoire ou d'un tableau.

L'un des textes dits, extrait de *L'Idiot*, est ainsi transcrit dans le livret distribué aux spectateurs :

« ... - Mais vous savez, j'ai passé tellement de temps à regarder, par cette fenêtre, et tellement réfléchi... sur tout le monde que.. Les morts, ils n'ont pas d'âge, vous savez ? ... La semaine dernière encore, je me suis dit, en me réveillant la nuit... Et vous savez ce qui vous fait le plus peur ? c'est notre sincérité qui vous fait le plus peur, et même si vous nous méprisez ! Et ça aussi, au même moment, la nuit, là, j'ai pensé ça... Vous pensez que je voulais me moquer de vous, tout à l'heure ? Non, je ne voulais pas me moquer de vous, je voulais vous faire un compliment...

- Oui, mais, qu'est-ce que je... ? Je voulais encore dire quelque chose...

- Oui, voilà : quand vous preniez congé tout à l'heure, je me suis dit brusquement : voilà ces gens, c'est la dernière fois qu'ils existent, là, maintenant, oui, la dernière fois ! Et les arbres pareil... Tout ce qui existera, ce sera le mur de briques, le mur rouge de l'immeuble Meyer, le petit pan de mur jaune... Ma fenêtre donne sur lui... et bien tout ça, il faut que tu leur dises... essaie, dis-leur : Tiens cette beauté (...) » (traduction André Markowicz).

Le petit pan de mur jaune

Bien sûr le « petit pan de mur jaune » n'est pas dans le texte de Dostoïevski, mais provient en ligne directe de Marcel Proust, ces pages de *La Recherche* où « Marcel » décrit la mort de Bergotte regardant le tableau *Vue de Delf* de Vermeer et s'attardant sur le « petit pan de mur jaune » sur la droite du tableau évoqué par un critique. François Tanguy avait fait référence à ces pages l'an dernier lorsqu'il avait été le parrain du festival Théâtre en mai à Dijon, en s'adressant au public le premier jour du festival (lire [ici](#)). *Recherche* en main, il avait lu : « Grâce à l'article du critique, il [Bergotte] remarqua pour la première fois des petits personnages en bleu, que le sable était rose, et enfin la précieuse matière du tout petit pan de mur jaune. Ses étourdissements augmentaient ; il attachait son regard comme un enfant à un papillon jaune qu'il veut saisir, au précieux petit pan de mur jaune. » « C'est ainsi que j'aurais dû écrire », disait-il.

Oui, c'est ainsi qu'il faudrait sans doute parler des spectacles de Tanguy. Mais les spectacles passent, ceux de Tanguy ne cessent de se faire et se défaire, le petit pan de mur jaune, lui, demeure, à la même place, immuable. Alors on prend, forcément, la tangente. On écrit par exemple qu'*Item* d'un côté n'a jamais autant convoqué de textes parlant de la maladie et de la mort, et, d'un autre côté, n'a jamais autant convoqué de tableaux de maîtres figés dans leur éternité, jusqu'à cette collusion repérée dans Dostoïevski où il est question de « peindre le visage d'un condamné une minute avant la guillotine ».

Pour moi, le petit pan de mur jaune d'*Item* (à chacun le sien), c'est peut-être d'abord ce voile de tissu qui, au second plan, ne dévoile ni ne cache quoi que ce soit, attendant qu'un vent le soulève. Et le vent vient au mitan d'*Item* ; le rideau se gonfle à peine et cela suffit. Un peu plus tard, il remet ça, alors la voile qu'il est devenu nous entraîne par les mers insondables du souvenir jusque dans la *Bérénice* de Grüber (le revoilà) sur la scène du Français où Gilles Aillaud avait fait en sorte qu'un tulle léger, au second plan, soit constamment frémissant.

Le spectacle a été créé à la Fonderie du Mans le 5 novembre et donné jusqu'au 23 nov, il sera du 6 au 16 déc au T2G à Gennevilliers dans le cadre du Festival d'automne : vend 6 à 20h, sam 7 à 18h, dim 8 à 16h, lun 9 à 20h, jeu 12 déc à 14h30 & 20h, vend 13 déc à 20h, sam 14 à 18h, dim 15 à 16h, lun 16 à 20h

suite de la tournée: du 8 au 16 janv au Théâtre national de Strasbourg, du 11 au 15 fév à la MC2 Grenoble, les 11 et 12 mars au CDN de Besançon, du 10 au 13 juin au Théâtre Garonne de Toulouse.

Le Théâtre du Radeau présente sa nouvelle création

Culture

A compter du vendredi 6 décembre, la troupe théâtrale jouera son nouveau spectacle intitulé ITEM au T2G théâtre de Genevilliers.



Publié le 03 décembre 2019



Plus que quelques jours avant de découvrir la nouvelle création du Théâtre du Radeau. La troupe originaire du Mans vient présenter son nouveau spectacle intitulé ITEM au T2G théâtre de Genevilliers du 6 au 16 décembre.

« Il ne s'agit pas d'une pièce de théâtre classique avec un fil conducteur et des personnages, tient d'emblée à préciser Laurence Chable, comédienne. Nous proposons un ensemble d'histoires qui s'entremêlent les unes aux autres sans forcément de lien entre elles avec des fragments de textes de Dostoïevski, Goethe ou bien encore Robert Walser ».

Le spectateur est invité à lâcher prise et à se laisser embarquer par toutes ces histoires. Pas question pour la troupe de le prendre par la main pour lui dire ce qu'il doit comprendre. Il se fera sa propre opinion.

Sur scène, les décors, les jeux de lumière, la musique, l'humour, le son et la poésie rythment la pièce. Laurence Chable résume : « Il s'agit d'une pièce incongrue qui n'est pas grave ».

ITEM est visible le lundi, jeudi et vendredi à 20 heures ; le samedi à 18 heures et le dimanche à 16 heures. Entrée à partir de 6 €.

ITEM, mise en scène et scénographie de François Tanguy – Le Théâtre du Radeau – Le Festival d'Automne à Paris.

Crédit photo Jean-Pierre Estournet.



ITEM, mise en scène et scénographie de **François Tanguy** – **Le Théâtre du Radeau** – **Le Festival d'Automne à Paris**.

Que dire du travail insaisissable de François Tanguy et de son Théâtre du Radeau qui n'ait été inventorié déjà ou qui ne soit mieux exprimé que les écrits de l'essayiste et traducteur Jean-Paul Manganaro dans *François Tanguy et le Radeau* (P.O.L.) ?

Pour dernier spectacle de la compagnie, *ITEM* propose un nouveau geste théâtral poétique et singulier, un ballet des corps et des décors, feutré et presque silencieux, si ce ne sont des extraits déclamés de Robert Walser, de Dostoïevski, de Goethe, de L'Arioste, d'Ovide, de Plutarque, donnés à entendre aléatoirement au public ravi.

De même, les musiques semblent planer au-dessus du plateau sans abuser de leur volume – Tchaïkovski, Bach, Wagner, Bartok, Stockhausen, Sibelius, John Cage...

Et la bande sonore de Eric Goudard et François Tanguy laisse entendre ses chants d'oiseaux champêtres, ses vaches beuglantes, ses moteurs de camions qui passent.

Pour le spectateur au regard émerveillé, l'espace est en perpétuel mouvement, un théâtre qui parle du théâtre avec les moyens du théâtre, où les planches jouent un rôle déterminant, de même les coulisses, les lumières, les sons, décomposés en paroles et musique : la composition de l'instant ressenti d'une « réalité » de sens :

« Se promener avec en tête le problème des nations, est-ce que cela ne signifie pas être devenu la proie d'une disproportion ?... »

Alors que je suis assis là et envisage ces gens vivants, dans leur nombre, pour ainsi dire par compagnies entières, peut-être l'un de ceux qu'on appelle la multitude s'est-il endormi intellectuellement dans la mesure où il a vécu sans s'en faire. Peut-être est-il possible que les éveillés soient considérés par ceux qui dorment comme somnolents. »
(*Minotauros* de Robert Walser).

Un théâtre de bois et d'acteurs qui est révélateur de ce que François Tanguy appelle la « contemporanéité », quant au débat autour de la représentation. Ce théâtre est à l'écoute des fables douloureuses et mélancoliques, parfois drôles et grotesques ; parfois l'un et l'autre ton mélangés en un motif – qui n'est pas seul et qui n'est pas le même : *item*, ou bien, selon les traductions latines, *de même, en outre, de plus...*

Le spectateur pénètre du regard l'espace scénique et explore les recoins de ce qui pourrait se présenter comme la surface anarchique d'un grand magasin Emmaüs.

L'œil du spectateur assis dans la salle circule entre des meubles plutôt passés et usagés, bas de buffet, tables et chaises dépareillées – de l'ancien au moderne -, entre cadres de portes, de fenêtres et de tableaux avec toile ou bien sans toile.

Un fouillis de panneaux de bois, de contreplaqués, de paravents et de tentures, sans oublier les petits rideaux, les voilages aux matières légères et rarement pesantes, les vieux velours cramoisis, les courtines frémissantes des portes, les étoffes des fenêtres vides, des ouvertures offertes à la profondeur et au lointain du plateau.

Les jeux de lumières de François Fauvel, Julienne Rochereau et François Tanguy diffusent la sourde part de mystère lumineux et d'éclat fantastique de la vie même.

Autant de respirations accumulées, de souffles accordés et de tremblements de vie :

« Et vite, inconcevablement vite / tourne sur elle-même la Terre splendide ; / une clarté paradisiaque alterne / avec une profonde, affreuse nuit.../ le roc et la mer sont entraînés dans l'éternelle / et rapide course des sphères. » (*Faust* de Goethe).

Dans un même désir de peinture et de littérature, le spectateur apprécie les tableaux vivants scéniques, comme si les personnages étaient descendus du cadre de toiles picturales, livrés au vivant et doués de parole littéraire dans un désordre accumulé.

Un rappel de *Maîtres anciens* de Thomas Bernhard : le spectateur est à la place de l'homme d'un autre temps qui transforme la salle Bordone du musée d'Art ancien.

Depuis des années, il lit là des centaines de livres, exposé au regard des visiteurs, assis sur la banquette en face de « L'homme à la barbe blanche » du Tintoret.

Comme si, au Théâtre du Radeau, à l'intérieur d'un monde pictural de tableaux de maîtres anciens, se déployait aussi une conversation entre les œuvres littéraires et musicales, disséminées depuis le passé jusqu'au présent – une réflexion inventive.

Et dans cette réflexion de la littérature sur la peinture – ou inversement –, aussi sur la musique, l'installation plastique, le monde et le théâtre, s'impose une unité visuelle.

Frode Bjornstad, Laurent Chable, Martine Dupé, Erik Gerken et Vincent Joly sont interprètes et, en même temps, acteurs de plateau, démenageant sans fin les éléments de bois et de décors.

Des êtres de passage, tenant le rôle de figures palimpsestes – assises à une table ou debout, vêtues de costumes hétéroclites et d'époque – et de figures d'aujourd'hui.

Les acteurs sont des artisans qui se meuvent sur la scène, sans que le spectateur n'anticipe leurs faits et gestes, ils fabriquent une chambre de lecture et de pensée :

« *Mais vous savez, j'ai passé tellement de temps à regarder, par cette fenêtre, et tellement réfléchi ... sur tout le monde que... Les morts, ils n'ont pas d'âge, vous savez...* » (*L'Idiot* de Dostoïevski – traduction d'André Markowicz).

Un ballet d'acteurs existentiels hors de leur cadre qui sont nous-mêmes – miroir décalé.

Véronique Hotte

T2G, Centre Dramatique National de Gennevilliers, 41 avenue des Grésillons 92230 – Gennevilliers, du 5 au 16 décembre, lundi, jeudi, vendredi à 20h, samedi à 18h, dimanche à 16h, relâche mardi et mercredi. Tél : 01 41 32 26 10.

TNS – Théâtre National de Strasbourg, du 8 au 16 janvier 2020. **MC2 Grenoble**, du 11 au 15 février. **CDN de Besançon**, les 11 et 12 mars 2020. **Théâtre Garonne Toulouse**, du 10 au 13 juin 2020.

Item : François Tanguy, par amour du théâtre

8 décembre 2019 / dans À la une, Besançon, Coup de coeur, Gennevilliers, Grenoble, Le Mans, Les critiques, Strasbourg, Théâtre, Toulouse / par Vincent Bouquet



Photo Jean-Pierre Estournet

Perché sur son Radeau, le metteur en scène manceau continue de creuser son sillon théâtral, singulier et artisanal, et offre un spectacle hors du temps, à l'érudition rare.

Dans le cadre de la chaire de création artistique qui lui avait été confiée au Collège de France à l'aube des années 2010, Jacques Nichet décrivait ainsi son ressenti face au *Chant du bouc*, créé en 1991 par François Tanguy : « *Nous sommes émus parce que nous approchons de ce qui continue à nous échapper. Ce théâtre nous dit sa vérité sous la forme maintenue d'une énigme. Nous touchons à l'origine du théâtre, à l'origine de la parole et des rêves. Oui, nous restons sur le seuil, profanes, sans comprendre exactement l'oracle qui parle si intensément de nous en nous rendant cette part de mystère à jamais nouée en nous.* » Près de 30 ans plus tard, il faut croire que le metteur en scène et sa compagnie n'ont rien perdu de leur mystère, et de leur magie. A l'heure où nombre de spectacles se convertissent, de gré ou de force, à la logique du divertissement, François Tanguy continue, à bord de son Radeau, de ramer à contre-courant, de se laisser guider par « *le tremblement de l'artisan* » où réside, selon Jacques Nichet, la clef de l'émotion.

Item est, comme ses prédécesseurs, le fruit de longs mois de labeur et d'errance artistique. Chez François Tanguy, le théâtre n'est pas calculé, construit, pré-fabriqué, il advient, surgit, au gré de rencontres avec des textes que chaque comédien empoigne, avant de les conserver ou de les délaïsser, au fil de répétitions qui n'en sont pas vraiment. De ce processus créatif instinctif, le spectacle final porte les magnifiques stigmates. Tel un collage au goût de voyage, il vogue de fragment littéraire en fragment littéraire, du *Minotauros* de Robert Walser aux *Métamorphoses* d'Ovide, en passant par le *Faust* de Goethe, l'*Orlando furioso* de L'Arioste et l'omniprésent *Idiot* de Dostoïevski. Comme d'autres, François Tanguy prouve alors que le théâtre ne procède pas forcément de la narration, qu'il peut être un condensé d'érudition dont l'énigme originelle fait tout le charme, pour peu que l'on accepte de se laisser porter par ses flots.

Autour de ce substrat composite, la troupe du Radeau a forgé une composition scénique qui a tout du doux mirage.

Dans un décor construit à l'avenant, fait de bric et de broc, de planches et de meubles de seconde main, les comédiens apparaissent tels des fantômes théâtraux d'un autre temps, indéfini et indéfinissable. Eclairés par des lumières crépusculaires, ils donnent à entendre les fragments dont ils ont la responsabilité avec une précision rare. Au rythme d'une bande son hétéroclite, où se côtoient Tchaïkovski, Bach, Wagner, Bartók, Berlioz, Stockhausen, Beethoven, Sibelius, Stravinsky, Chostakovitch ou encore John Cage, ils ne se contentent pas de dire les textes, mais les malaxent, jusqu'à atteindre, parfois, leur essence, comme lorsqu'ils s'approprient la scène du « pauvre chevalier », tirée de l'*Idiot* dostoïevskien.

De ce théâtre artisanal, naît une fragilité, sensible et singulière. A l'inverse de créations millimétrées à l'excès, celle de François Tanguy paraît sur la corde raide, prête à basculer, voire à s'effondrer, à tout moment. Avec sa liberté créatrice en étendard, elle proclame son amour du théâtre, mais ne vaut pas que pour elle-même. Marquée à maintes reprises du sceau de l'humour, elle sait aussi se faire plus grave, et suggérer en filigrane la précarité de l'Homme, des arts, des nations, et de leur Histoire. A l'image de cette scène finale, où, dans la pénombre, les comédiens entonnent, à la table et à mi-voix, un fragment du poème de Brecht *Die Ballade von der Judenhure Marie Sanders* : « *Un matin, il était neuf heures / elle traversait la ville en chemise, / la tête rasée, / pancarte au cou, / d'un regard froid. La foule hurlait / La chair s'écrase au fond des banlieues, le Führer harangue cette nuit. S'ils avaient en tête une oreille, grand Dieu, ils pourraient savoir, ce qu'ils font d'eux !* »

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr

Item

Mise en scène et scénographie François Tanguy

Avec Frode Bjørnstad, Laurence Chable, Martine Dupé, Erik Gerken, Vincent Joly

Son Éric Goudard, François Tanguy

Lumières François Fauvel, Julienne Havlicek Rochereau, François Tanguy

Construction décors Pascal Bence, Frode Bjørnstad, François Fauvel, Éric Goudard,

Julienne Havlicek Rochereau, Vincent Joly, Jimmy Péchard, François Tanguy

Coproduction Théâtre du Radeau (Le Mans) ; MC2 : Maison de la Culture de Grenoble,

scène nationale ; TNS – Théâtre National de Strasbourg ; Centre dramatique national de

Besançon Franche-Comté ; Les Quinconces – L'Espal, scène nationale du Mans ; T2G –

Théâtre de Gennevilliers, centre dramatique national ; Festival d'Automne à Paris

Coréalisation T2G – Théâtre de Gennevilliers ; Festival d'Automne à Paris

Avec le soutien du Théâtre Garonne, scène européenne, Toulouse

Durée : 1h30

T2G – Théâtre de Gennevilliers, Festival d'Automne à Paris

du 5 au 16 décembre 2019

TNS – Théâtre National de Strasbourg

du 8 au 16 janvier 2020

MC2 : Grenoble

du 11 au 15 février

CDN Besançon

les 11 et 12 mars

Théâtre de Garonne

du 10 au 13 juin

Facebook.com/UbuEuropeanStages - 10 décembre 2019



UBU Scènes d'Europe / European Stages

19 h · 🌐

À voir au T2G, à Gennevilliers, dans le cadre du Festival d'Automne, «Item», la nouvelle création de François Tanguy et du Théâtre du Radeau. Aller voir un spectacle du Théâtre du Radeau, c'est faire un voyage poétique où l'on croise des personnages étranges, avec des costumes bizarres et des accessoires hétéroclites, des créatures qui se métamorphosent, qui apparaissent et disparaissent... et ça, toujours, avec une petite note d'ironie. Avec le Radeau, humour et mélancolie vont de pair. C'est accepter d'entrer dans un autre temps, dans un monde décalé où l'on ose faire l'éloge de la lenteur et de la délicatesse. On retient son souffle. Dans un décor de bric et de broc, s'entassent des chaises de cuisine et des meubles anciens, des cadres de bois et des tableaux qu'on enlève, qu'on déplace, on ne sait trop pour quelle raison, dans un mouvement continu. Il y a toujours, avec le Théâtre du Radeau, un travail remarquable sur les images qui créent dans « Item », une perspective sans fin. La lumière se jouant des transparences, ou se reflétant dans un miroir, et c'est une nouvelle image qui naît. Le vent qui écarte des tentures, en laissant apparaître un rai de lumière furtif, et c'est encore une autre image. Et il y a le travail toujours si précis, si exact sur la musique et le bruitage. Par delà les mots, on percevra au loin des cloches d'église, plus tard le cri d'un corbeau, et plus tard encore le fracas d'un train qui passe. Le texte, les mots ? C'est un montage composite (sans logique apparente) d'extraits de grands écrivains. Le Théâtre du Radeau aime à puiser ses sources dans la littérature. On entendra du français, de l'italien, du russe, de l'allemand... Pour « Item », François Tanguy et les comédiens du Radeau, Laurence Chable, Frode Bjørnstad, Martine Dupé, Erik Gerken, Vincent Joly, ont relu Robert Walser et Plutarque, Dostoïevski et Ovide, Goethe et Brecht. Le chemin qu'il faut parcourir à travers toutes ces paroles n'est jamais évident. Il faut se laisser porter par la musique des mots pour découvrir un sens qui serait plutôt de l'ordre du spirituel. Bien entendu, celui qui va voir les spectacles de François Tanguy et du Théâtre du Radeau depuis longtemps pourra éprouver parfois un sentiment de déjà vu. Pourtant, s'il est attentif, vraiment à l'écoute, il notera d'infimes différences, d'imperceptibles variations. C'est comme un peintre qui vous donnerait l'impression de faire et de refaire toujours le même tableau. Et cependant, ce n'est jamais tout à fait le même tableau. Au fait, selon Le Littré, "Item" signifie «de plus, semblablement». Et en latin, «de même ». C.B. Photos : © Jean-Pierre Estournet.

T2G- Gennevilliers (theatre2gennevilliers.com) - Festival d'Automne (festival-automne.com) jusqu'au 16 décembre 2019 ; TNS à Strasbourg, du 8 au 16 janvier 2020 ; MC2 à Grenoble du 11 au 15 février 2020 ; CDN de Besançon, les 11 et 12 mars 2020 ; Théâtre Garonne à Toulouse, du 10 au 13 juin 2020.



Laprafe.fr – 11 décembre 2019

« Item » au Théâtre de Gennevilliers – Le Radeau englouti par Dostoïevski

Le [11 décembre 2019](#) - [Spectacles](#)

Tous les deux ou trois ans, le Festival d'Automne donne un rendez-vous régulier à ses spectateurs avec le Théâtre du Radeau. En 2011, il programmait *Onzième* ; en 2014, *Passim* ; en 2017, *Soubresaut* – pour ne citer que la dernière décennie. En cette fin d'année, c'est *Item* que le public du T2G est invité à découvrir. Le titre, qui signifie « de même », « de plus, et aussi », suivant la pratique du Radeau, ne présage ni texte, ni auteur – à peine un motif. Il résiste à l'appréhension, ne programmant qu'un prolongement des expériences passées pour le spectateur habitué, qui sait qu'un même flux unit en profondeur les créations de la compagnie. Cette fois, le spectacle aurait pourtant pu porter un titre d'un autre type, alors que celui choisi est longtemps resté provisoire. L'exclamation « Pas un idiot ! » par exemple, lancée un moment et aussitôt soulignée par une musique dramatique. Ce titre dirait un rapport de biais à Dostoïevski, une anti-adaptation de son roman *L'Idiot*, ce qu'est d'une certaine manière *Item*. Le Radeau paraît en effet s'être laissé submerger par la vague Dostoïevski dans ce spectacle, perdant tous ses principes dans la tempête. Le spectateur, loin d'être embarqué, reste sur la rive, assistant impuissant au naufrage.



Il y a quelques années encore, il était compliqué de trouver les sources des extraits que l'on percevait de manière indirecte dans un spectacle du Radeau. Le « **Livret de Paroles** » était un document rare, que les initiés se passaient entre eux, en secret, tandis que le reste du public devait se contenter de l'expression « En compagnie

de », suivie d'une liste d'auteurs français ou étrangers, modernes autant que classiques. Pour *Item*, ce document qui constitue en quelque sorte la partition des comédiens, est distribué dès l'entrée du T2G, avant même que le spectateur ait récupéré sa place. Peut-être est-ce pour compenser le maigre programme du Festival d'Automne, exceptionnellement composé d'une page pour ce spectacle, qui substitue au traditionnel entretien avec l'artiste quelques lignes de Jean-Paul Manganaro sur l'art du Radeau en général. Cette entrée en matière, qui pourrait paraître anodine, en dit en réalité long sur le spectacle que l'on s'apprête à découvrir.

Comme de coutume, la scène est jonchée de multiples cadres, de tables et de chaises, de matières et époques différentes. L'amoncellement est tel qu'il paraît condamner à l'avance toute circulation dans cet espace. L'ensemble, riche de promesses, invite à la rêverie, au vagabondage, dans les minutes qui séparent du début du spectacle. Il suscite une contemplation qui rend dispensable toute présence humaine. Arrivent néanmoins quatre personnes, trois hommes et une femme. Les hommes s'installent autour d'une table, mais le regard est happé par la fuite de la femme, qui monte, descend, passe à travers des cadres, et disparaît peu après être apparue. Sa présence fugitive est caractéristique de l'art de François Tanguy, art du décentrement, de la fuite, de l'éphémère, de la bifurcation...

Mais après son départ, reste, massive, la présence des trois hommes. Étonnamment, ils se trouvent au milieu du plateau. Étonnamment, ils restent assis et ne bougent pas. Étonnamment, ce n'est pas la musique qui lance le mouvement d'ensemble du spectacle, mais leur présence, centrale, puis la prise de parole de l'un d'entre eux. Étonnamment, celui-là se fait



entendre, et même comprendre, car il parle en français et sa parole est audible. L'homme paraît presque un *acteur*, qui pourrait bien *jouer*, derrière sa grosse moustache. Le livret de paroles renseigne après coup que le texte que l'homme dit est extrait du *Minotauros* de Robert Walser. Dans ce texte, un écrivain évoque sa condition, ainsi que celle des Lombards. Son propos, quoique son mouvement soit souligné par l'intonation expressive de l'homme, résiste à la compréhension. Le spectateur reprend alors pieds : le Radeau n'en est tout de même pas à faire croire que les mots sont transparents, que la lecture est un exercice de déchiffrement qui ne questionne pas le sens.

Tout ce qui semble ordinaire sur d'autres scènes surprend ici l'habitué du Radeau. Depuis ses débuts dans les années 1980, la compagnie n'a cessé de remettre en cause les principes d'un théâtre dramatique, mimétique et fondé sur la prédominance du texte. Pour ce faire, elle est allée jusqu'à évacuer la présence de toute parole articulée sur scène : à partir de *Fragments forains* en 1989, ne restaient plus des borborygmes. Ce n'est qu'en 1998, avec *Orphéon*, que des mots articulés ont retrouvé leur place. Mais cette reconquête du langage est lente, et François Tanguy a encore éprouvé la parole en la mettant en concurrence avec la musique ou en faisant entendre plusieurs idiomes sur scène, réduisant ainsi la langue à des sons. La compréhension ainsi mise à l'épreuve invitait à questionner les pouvoirs et limites du langage – pouvoirs de l'émotion, qui se passe de la compréhension littérale, et limites de l'intellect, mis en échec.



Cette longue réflexion sur la place à attribuer à la parole sur scène a obligé à redéfinir en profondeur le geste théâtral du Radeau. Après les premières mises en scène de Molière et Shakespeare, la dramaturgie se conçoit hors du texte théâtral. Les florilèges de textes qui interviennent dans les créations à partir d'*Orphéon* ne rendent

pas non plus cette fonction aux mots. Comme le suggère l'expression « Livret de paroles », la dramaturgie est en réalité confiée à la musique. C'est elle qui distingue les séquences du spectacle entre elles et qui les colore de telle ou telle intonation. La remise en cause de l'hégémonie du texte au théâtre a également libéré davantage de place à l'espace et aux corps sur la scène du Radeau. L'espace, en constante reconfiguration, devient présence vive sur scène, tandis que les corps, costumés, déplacés, perdent au contraire de leur autonomie. La notion de jeu se trouve elle aussi affectée, remplacée non par celle de déclamation mais plutôt celle d'articulation d'une parole non assignée. Cette fragilisation de la parole, troublée, a parfois amené à entendre des textes bien connus comme pour la première fois – comme la scène la plus célèbre du *Roi Lear*, redécouverte dans *Passim*.

De telles recherches, patiemment menées d'un spectacle à l'autre, donne lieu à un théâtre radical, qui met l'intellect hors-jeu à la faveur d'une sensibilité profonde. Un théâtre qui a des adeptes, des inconditionnels, mais face auquel certains restent insensibles, hermétiques. Dans tous les cas, le Radeau est resté depuis sa création un OVNI insaisissable, qui rayonne sur la scène contemporaine, et répand parfois ses ondes sur tel ou tel artiste, surtout lorsqu'il est invité en résidence à la Fodnerie – tel Sylvain Creuzevault, avec son *Angelus Novus*.

Quoique la démarche du Radeau soit caractérisée par un renouvellement constant, qui imite le mouvement permanent entretenu sur scène, la compagnie paraît trahir des années de travail avec *Item*. L'acteur situé au centre du plateau qui déclame le texte de Robert Walser, et le joue



presque en s'adressant au public, alors que tout autour de lui reste immobile ou presque, n'est pas isolé dans le spectacle. On a beau espérer que ce n'est que pour un temps que ces coordonnées dramatiques se trouvent ainsi rétablies, que c'est pour mieux les déconstruire qu'elles resurgissent, quelque chose s'installe. Une continuité se dégage même dans le passage d'un extrait à l'autre, lorsque Dostoïevski surgit au détour du cri d'un âne, et qu'une réplique sur la mythologie entraîne vers les *Métamorphoses* d'Ovide. Tant de logique déconcerte, et des vers de l'*Orlando Furioso* de l'Arioste en italien ne suffisent pas à replacer la sensibilité au centre. De manière significative, la musique ne revendique à aucun moment les droits exceptionnels qu'elle a acquis sur scène, elle reste à l'arrière-plan, simple accompagnatrice du langage dans *Item*.

Lorsque le plateau commence enfin à être reconfiguré, le spectateur espère revenir à bord du radeau. Mais le sentiment d'être ballotté ne prend pas. Le mouvement chaloupé, qui déséquilibre autant qu'il berce que l'on connaît ne décentre pas la perspective. Alors qu'avant le regard devait se frayer un chemin sur le plateau, choisir où se poser, il reste cette fois focalisé au centre par la présence des acteurs, qui ne s'aventurent que vers le fond du plateau. Pour filer la métaphore maritime, le naufrage ne fait plus de doute quand Dostoïevski s'impose pour de bon au fil des scènes. Des pages entières, du *Sous-sol* puis de *L'Idiot*, s'enchaînent. L'homogénéité de la matière textuelle fige pour de bon le mouvement du spectacle. L'effacement des noms des personnages et des circonstances qui les réunissent, ainsi que les allées et venues des acteurs n'y font rien : une narration s'esquisse, des identités se fixent sur les corps, des scènes se laissent déchiffrer, des intrigues sont entrevues – même pour le spectateur qui n'a pas tout Dostoïevski en tête.



Ce dernier n'est pas directement en cause. Dans *Onzième* déjà, il était invoqué lors de scènes mémorables. Mais la matière fascinante qu'offrent ses pages pour le théâtre semblent ici engloutir le Radeau. Peut-être cette impression n'est-elle que celle d'une *dostophile*, qui identifie immédiatement les répliques et les remet en perspective avec la source.

Néanmoins, les extraits également nombreux empruntés à Walser donnent eux aussi l'impression de solliciter de manière érudite l'intellect plutôt que la sensibilité. La compréhension est ici prise dans un jeu de « *Fort – Da* », invoquée puis dérouterée, sans être jamais congédiée pour de bon à la faveur d'autres types de relation à la scène. Une dernière longue séquence en allemand, inspirée par le *Faust* de Goethe, puis un chant *a capella* des comédiens assis à la table centrale, ne réussiront pas réintroduire un trouble profond des coordonnées de la perception, qui fait toute la singularité du Théâtre du Radeau.

F.

Pour en savoir plus sur « Item », rendez-vous sur [le site du Festival d'Automne](#).

ITEM, au Théâtre du Radeau

LE 12 DÉCEMBRE 2019

- / PAR [CRITIQUES THÉÂTRE ET SPECTACLES - DES MOTS POUR VOUS DIRE](#)
- / DANS [NON CLASSÉ, RÉDIGÉ PAR FLORENCE VIOLET, SUR LES PLANCHES, THÉÂTRE](#)
- / [LAISSER UN COMMENTAIRE](#)

Trois (bonnes) raisons de vous rendre au T2G

D'abord, parce que l'on s'y sent bien : l'accueil de l'équipe y est très chaleureux et aux petits soins, les grandes tables disposées dans le hall sont conviviales et les petits salons ça et là propices à l'échange entre spectateurs. Et ce n'est pas un hasard, si l'on en croit le récent article de [Libération](#) : « [Les théâtres jouent cartes sur tables](#) », car les nouveaux acteurs de la décentralisation s'attachent à réinventer le lien avec le public, en lui proposant, non plus seulement un lieu de création, mais un « lieu de vie ». Ici, on vous abreuve, on vous nourrit et on vous raccompagne*.

D'où l'importance d'y implanter un espace de restauration digne de ce nom, propre à attirer de nouveaux publics en y stimulant autant les neurones que les papilles : c'est le cas ici du restaurant Youpi, qui joue la carte des bons produits à petits prix (j'y ai dégusté une assiette végétarienne à tomber pour 8,50 euros !), outre qu'il dispose aux beaux jours d'un potager sur le toit... Et ça marche : étudiants en mal de révision, déjeuners sur le pouce... le théâtre s'ouvre à de nouveaux usages, et réinvente son image.

Question neurones, nous sommes servis avec *Item*, une nouvelle création du Théâtre du Radeau : « *Il s'agit ici d'accepter de quitter les repères habituels – histoire, personnages – pour partager un théâtre poétique, sensoriel, à la fois ludique et profond. [...] Les acteurs [...] nous invitent à nous débarrasser de nos “codes” et vivre l'instant présent.* » (Extrait de la présentation.)

On ne peut mieux dire : dans un décor façon brocante vintage, fait de tables, de chaises, de panneaux divers, fenêtres, tableaux, châssis, les acteurs composent et recomposent un univers mouvant, apparaissant par-dessus, par-dessous ou à travers ; les personnages sont des sortes d'archétypes, le Chevalier, le Minotaure, la Jeune Fille, aux masques de carton-pâte, aux costumes grotesques, aux barbes postiches, un vieux théâtre avec ses marionnettes boursouflées, évoquant autant Kantor qu'Alfred Jarry. L'expérience est déroutante : à première vue, ce « dépaysement » réjouit, ces coq-à-l'âne bouleversent notre rationalité, nous propulsent dans un monde suranné, onirique, et selon notre degré de connaissance littéraire nous poussent à en chercher l'origine, reconnaître tel ou tel extrait... ou pas. Car le « livret de paroles » fourni nous promet du beau monde : Dostoïevski, Ovide, Goethe, Brecht... et, en sourdine ou tonitruantes, des citations musicales de Dvorak, Bartok, Sibelius, John Cage... que nous percevons, ou pas, comme à travers un filtre déformant, sans lien apparent.

C'est cette absence de liens qui est la part la plus opaque de la représentation, des ténèbres que l'esprit se refuse à absorber. Sans doute ne me suis-je pas assez abandonnée à la vérité des acteurs, mais comment le faire tant les mots sont omniprésents et les silences trop courts (les mouvements étant aussi des « dits ») ? Trop de grotesque, et pas assez d'émotions ? Ou alors pas le temps de les goûter ? Un surcroît d'informations m'a submergée et... j'ai piqué du nez à plusieurs reprises.

Néanmoins, et c'est la part la plus évidente et la plus précieuse de cette « geste » théâtrale, l'impression demeure que ce théâtre-là, comme celui de Kantor, ne survivra pas à ses protagonistes, non pas qu'il soit un théâtre de la mort, mais parce que le Radeau est constitué de survivants qui ne pourront le transmettre parce que cette vérité du théâtre sera évacuée de notre imagination, hors champ, ne pourra perdurer hors de leurs corps matriciels.

Ce soir de première, la salle était composée de beaucoup d'aficionados, d'anciens « suiveurs » enthousiastes, de jeunes étudiants de théâtre, et peut-être aussi de néophytes comme moi. Je retournerai « voir » le Radeau avant qu'il ne disparaisse.

En attendant, allez-y sans préjugés car l'expérience y est singulière, et vous aussi pourrez dire « J'y étais » !

PS : à l'issue du spectacle, une superbe navette vous raccompagne dans Paris intra-muros. En ces jours de grève, c'est très appréciable !

Florence Violet

Jusqu'au 16 décembre 2019

Mise en scène, scénographie : **François Tanguy**

avec **Frode Bjørnstad, Laurence Chable, Martine Dupé, Erik Gerken, Vincent Joly**

T2G (théâtre de Gennevilliers)

41 avenue des Grésillons, 92230 Gennevilliers

theatre2gennevilliers.com

Thtre132.wordpress.com - 12 décembre 2019

ITEM Par le Théâtre du Radeau

(Un théâtre à perte de vue)



(Photographies J.P. Estournet)

Mise en scène et scénographie François Tanguy

Avec Frode Bjørnstad, Laurence Chable, Martine Dupé, Erik Gerken, Vincent Joly

Son Éric Goudard, François Tanguy

Lumières François Fauvel, Julienne Havlicek Rochereau, François Tanguy

T2G – Théâtre de Gennevilliers, Festival d'Automne à Paris du 5 au 16 décembre 2019.

TNS – Théâtre National de Strasbourg du 8 au 16 janvier 2020. MC2 : Grenoble du 11

au 15 février. CDN Besançon les 11 et 12 mars. Théâtre de Garonne du 10 au 13 juin.

Posé verticalement en bout de table, un catalogue est ouvert sur une pauvre reproduction en noir et blanc du célèbre tableau de Rembrandt : *la Leçon d'anatomie du professeur Tulp*. C'est cependant dans un processus à rebours de toute immobilité, de toute référence à la « nature morte » et au *studium* attentif de ces doctes à fraise blanche et vêtus de noir que nous engageant François Tanguy et les comédiens du Radeau.

Car, tout va bientôt s'animer, comme s'il s'agissait de soustraire à la rigidité cadavérique, le corps nu et livide offert au scalpel du docteur Tulp, de lui prêter, ainsi qu'à un *bio-objet* de Kantor, un simulacre de vie pour le faire entrer convulsivement dans la danse avant de l'abandonner à l'état de pantin inerte en attente de résurrection. Car ici rien n'est stable ni ne fait image, rien n'est fixé une fois pour toutes. Au contraire, ce qui frappe très vite, c'est la fluidité paradoxale de cet entrelacs de figures qui se croisent, s'enjambent et s'étayent mutuellement dans des équilibres précaires. Cet encombrement de meubles et de cimaises en perpétuel déplacement, cette succession de décadrages, et de recadrages caractéristiques de la manière du Radeau opèrent de perpétuels décentrement de la perspective. Étymologiquement, le théâtre n'est-il pas le lieu « d'où l'on voit », mais que voit-on, que perçoit-on au juste ? Comme dans un environnement champêtre, nous parvenons des carillons de cloches, des grondements d'orage et des meuglements de bovins. Au lointain, deux femmes de dos regardent par la fenêtre on ne sait quoi, elles rient et murmurent presque indistinctement.



En multipliant les angles morts, les flux de musiques, les variations de lumières, les fragments de paroles et les ébauches d'intrigues c'est, si on peut dire, un théâtre à *perte de vue* qui s'ouvre alors à nous, sans que rien n'arrête à terme le flux des images et des sons pour les faire consister en un sens univoque. Dans ce *perpetuum mobile* de corps, de tables, de chaises, de cadres et de panneaux, François Tanguy et les comédiens du Radeau esquissent les méandres d'un labyrinthe sans repères, creusent des abîmes, dressent pentes et sommets et aménagent de justesse des praticables fragiles sous les pieds d'alpinistes burlesques. Dans ce numéro de main à main d'équilibristes, auquel se livrent Frode Bjørnstad, Erik Gerken et Vincent Joly, on peut imaginer par exemple le promeneur Robert Walser affublé de l'épaisse moustache d'un Nietzsche mâtiné de Groucho Marx. De même, le babil du couple formé par les excellentes Laurence Chable et Martine Dupé peut évoquer les échanges du salon de la générale Epantchina autour de l'énigmatique prince Mychkine de *l'Idiot*...

Cependant, tout se passe comme si le Radeau s'ingéniait à nous tirer sous les pieds le tapis confortable du savoir et des références culturelles. Peu à peu, au gré de variations subtiles, les figures se mêlent, se condensent et glissent l'une sur l'autre sans souci des repères ou des reconnaissances. Car ici, rien n'est représenté, ni ne *se passe* vraiment. Tout procède plutôt du *passage* d'un état à un autre comme entre les yeux mi-clos d'une rêverie somnolente, ou dans l'entrebâillement d'une porte par où Martin Walser guette l'entrée du Minotaure. On traverse la région incertaine séparant la vie et la mort chez Putarque, On transite à travers l'alternance des états valétudinaires entre les accès de crise et ce qui peut être la quête de la « Grande Santé » sur les hauteurs. Les séquences s'enchaînent rapidement à la manière du défilement des paysages derrière la vitre du train qui emporte Mychkine vers la Suisse. Jusqu'à ce que les braiments d'un âne l'arrachent soudain à sa profonde mélancolie.

Toutes ces figures qui arpentent le plateau sont marquées au coin de l'empreinte de l'artifice et du déguisement : femmes en robes à panier et coiffées de perruques surmontées de chapeaux extravagants ; hommes revêtus des attributs bricolés de héros de pacotille. Ces êtres chancelants, en quête d'on ne sait quel drame paraissent emprunter parfois aux artifices d'un cirque pauvre le burlesque d'une séquence clownesque. Ainsi, alors qu'un pied ostensiblement posé sur le bas d'une robe semble suspendre le jeu dans une tension à la limite de l'accident, un brusque mouvement de l'actrice tirant sur sa robe envoie directement son partenaire au tapis...

Tout se brouille à la manière d'une photo surexposée dans le bain révélateur où se dissolvent peu à peu les traits d'un visage. Comme dans une toile de Bacon, le rire s'associe au rictus de souffrance et le burlesque forain de la farce de tréteaux rejoint le tragique d'une mise à mort annoncée : « C'est juste une minute avant la mort, le moment précis où il a monté les marches et vient de mettre les pieds sur l'échafaud. C'est là qu'il a regardé de mon côté ; moi j'ai vu son visage et j'ai tout compris... Et pourtant, comment le raconter ? C'est terrible, terrible à quel point je voudrais que vous le dessiniez, ou quelqu'un enfin ! » Sous le réseau des griffonnages et des repentirs qui recouvrent ce dessin inachevable, on perçoit les esquisses successives d'un visage dont les contours demeurent flous, sans cesse repris sous des masques différents, tantôt comiques, tantôt tragiques. Ce visage, est-ce celui d'un héros venu de l'Arioste ou celui d'on ne sait quel monstre mythologique ? Est-ce le masque de fer cornu du Minotaure qui croise l'impossible portrait du « pauvre chevalier » de Pouchkine au heaume toujours baissé ? Est-ce le spasme de l'agonie de Bergotte devant « le petit pan de mur jaune » de Vermeer qui télescope l'indicible rictus du condamné à mort dont l'exécution longtemps différé se trouve soudain précipitée ? Est-ce celui de la pauvre fille juive promenée par les rues, une pancarte d'infamie pendue au cou, ou appartient-il à la multitude de ces misérables créatures que, dans le Prologue du *Faust* de Goethe, Méphistophélès flanqué de deux anges aux ailes calcinées, s'avoue las de tourmenter ?

Alors, une dernière fois, dans le vacarme d'une gare de triage on discerne encore les visages fatigués de porteurs de valises, saltimbanques en errance, nomades costumés pour un voyage sans destination déterminée. Attablés dans ce qui semble une salle d'attente, ils entonnent doucement les strophes déchirantes de la *Ballade de la putain juive Marie Sanders* de Brecht : « La chair s'écrase au fond des banlieues, le Führer / harangue cette nuit. S'ils avaient en tête une oreille, grand Dieu, ils pourraient savoir ce qu'ils font d'eux ! »

Finalement, c'est en transit dans cette zone indéterminée entre vie et mort, entre veille et sommeil, entre mythe et épopée, entre héroïsme et grotesque que, sans carte ni boussole, s'aventure le fragile esquif sommairement bricolé du Radeau. Lieu d'accueil, il s'offre aux pauvres humains naufragés ; lieu des prodiges, il s'ouvre au jeu infini des métamorphoses. C'est par là qu'il fait preuve, une fois encore, de sa vitalité et de son inlassable résistance.

C.D.

Et le Radeau va

14 DÉCEMBRE 2019

Fragments forains : c'était le titre du second spectacle du Théâtre du Radeau invité au Festival d'Automne en 1989. Trente ans après, la fragmentation est toujours à l'œuvre : chaque spectacle du Radeau est une nouvelle pièce rapiécée, un bout à bout aux coutures apparentes, une approche en désordre de l'idée d'harmonie.



Dans *Item*, la liste des extraits rassemblés tient de la recette impossible : Walser, Plutarque, Ovide, Dostoïevski, Goethe, Brecht côté textes, et ce n'est rien comparé à la musique, vingt-sept fragments pour un drôle de charivari, de Bach à John Cage en passant par Dvorak, Stravinsky, Chostakovitch ou Stockhausen. La naissance de la parole a été longue dans les spectacles du Radeau, mais le grommelot initial a fini par céder la place à des mots de plus en plus intelligibles. Avec la musique, c'était plus facile, trop parfois quand violons, pianos, cymbales et grosses caisses emportaient à tous les coups le morceau de l'émotion. Depuis une dizaine d'années, François Tanguy a baissé le volume sonore pour laisser parler les textes. Et ses spectacles sont paradoxalement moins bavards : on les entend mieux.



Dans *Item*, le décor aussi semble moins encombrant. On y retrouve le plancher de bois brut et son entassement de chaises et de tables, les bouts de toiles cirées, le papier peint sur des cloisons flottantes, les encadrures de portes ou de fenêtres, les tableaux aux murs, un bric-à-brac pas si éloigné du vrai décor du chapiteau où le Radeau répète ses spectacles. Mais la maison hantée offre aussi de nombreux espaces vides et tient moins du parcours d'obstacles pour ses habitants : les cinq acteurs (Frode Bjørnstad, Laurence Chable, Martine Dupé, Erik Gerken, Vincent Joly) s'y déplacent avec fluidité, personnages d'un musée vivant passant d'une toile à l'autre, citations de Rembrandt, Vermeer, Vélasquez, Goya, mais tout autant d'anciens spectacles de la troupe, toutes et tous changeant sans cesse de costume, de maquillage, de genre, de gestuelle.



Tout spectacle du Radeau tient du rêve plus ou moins éveillé, une chambre d'échos et d'apparitions inséparable d'un état de relâchement. Inutile de suivre le fil, le sens échappe dès qu'il affleure, reste la sensation, une mélancolie certaine, une nostalgie de ce qui aurait pu être, pas un hasard si les extraits les plus longs sont signés Dostoïevski : *Les Carnets du sous-sol* et *L'Idiot*, dans la traduction d'André Markowicz (Actes Sud Babel). Restent aussi de drôles de télescopages. Parce qu'un tablier, un manche bouffante, une coiffure, une silhouette à la fenêtre, on pense à Vermeer et le papier peint jaune sur une cloison renvoie alors au petit pan de mur jaune de Proust, la dernière image qu'emporte l'écrivain Bergotte en mourant, alors qu'il regarde la *Vue de Delft*, dans une des pages célèbres de *La Prisonnière*. Et puis, quelques minutes plus tard, voici que ressurgit le fameux pan de mur, mais chez Dostoïevski : "*Tout ce qui existera, ce sera le mur de briques, le mur rouge, de l'immeuble Meyer, le petit pan de mur jaune...*". Clin d'œil du traducteur ? A-t-on bien entendu ? Peu importe au fond, association, glissement, illusion, ainsi va le Radeau.



Vers la fin du spectacle, ils se mettent tous les cinq à chanter en allemand. *La Ballade de Marie Sanders*, de Brecht, mise en musique par Kurt Weill. Encore un écho, qui tient de la connivence inconsciente : François Tanguy n'a jamais vu de spectacle de Christoph Marthaler, mais à cet instant, son univers et celui du metteur en scène suisse se rejoignent. Ce n'est pas seulement affaire d'acteurs chantants, mais de corps et de sensibilité. Comme ceux de Marthaler, les comédiens de Tanguy se distinguent par une remarquable attention aux autres, par une force collective qui fait d'eux en toutes circonstances les parties d'un tout, fragments d'un seul corps poétique démultiplié.

René Solis

Théâtre

Photos © Jean-Pierre-Estournet



Item, création du Théâtre du Radeau, mise en scène de François Tanguy, T2G (Gennevilliers), jusqu'au 16 décembre dans le cadre du Festival d'Automne ; Théâtre national de Strasbourg, du 8 au 16 janvier ; MC2 Grenoble, du 11 au 15 février ; CDN de Besançon, 11 et 12 mars ; Théâtre Garonne de Toulouse, du 10 au 13 juin.

ET AUSSI

GENNEVILLIERS

**Embarquez sur
le Radeau**

« Item » est la dernière création de François Tanguy et de son théâtre du Radeau. Des comédiens déclament des textes dans un stupéfiant décor et sur une bande-son mêlant le meilleur du classique.

*Théâtre de Gennevilliers,
avenue des Grésillons.
Aujourd'hui à 18 heures et
demain, à 16 heures. www.theatre2gennevilliers.com*

François Tanguy emmène le public dans la forêt de l'imaginaire

La troupe du Radeau présente son nouveau spectacle, « Item », au T2G de Gennevilliers, puis en tournée à travers la France

THÉÂTRE

On ne dit plus beaucoup « monter sur les planches ». L'expression a vieilli, elle appartient à un temps où le bois était le principal attribut des scènes, et aujourd'hui, elle a presque un côté ringard. Il y a pourtant quelque chose de noble dans le mot « planches ». Une humilité aussi, qui renvoie à un artisanat. On y pense quand on voit *Item*, la nouvelle création du Théâtre du Radeau : le décor est en bois, comme dans tous les spectacles de la troupe du Mans, dirigée par François Tanguy. Du bois brut, des panneaux, des portes et des planches dont l'agencement sans cesse renouvelé produit des merveilles : on se croirait dans une forêt où les arbres dessinent des paysages changeants, où éclôt la lumière d'une clairière, où passent les ombres des cimes.

Et dans cette forêt, qui est celle de l'imaginaire, on voit des personnages qui renvoient à tous les temps du théâtre et de la littérature. Ils peuvent porter des costumes noirs Mitteleuropa, des robes blanches fin XIX^e, des perruques Ancien Régime et des tuniques antiques, et les accommoder des plus extravagantes coiffes, fleurs, métal, gueules d'animaux. Ils sont d'un temps immémorial, presque archaïque,

et ils ne se tiennent pas « sur les planches » comme il est convenu d'ordinaire : quand on les voit, mis en scène par François Tanguy, on pense à ceux qui ont déplacé le regard, au théâtre. A Kantor et à Grüber, par exemple.

Poésie nourrie d'images

Et puis, il y a des leitmotifs qui reviennent dans les spectacles du Radeau : les sonneries des cloches, le chant des oiseaux, le claquement des orages, toute une présence qui berce l'humanité depuis si longtemps, et que François Tanguy ravive, en contrepoint aux histoires qu'il fait entendre, et qui sont toujours des bribes d'histoire. On ne va pas voir un spectacle du Radeau pour suivre une pièce du début à la fin, on y va pour écouter des textes multiples qui finissent par composer une pièce, comme les musiques multiples qui composent la bande-son finissent par composer une seule partition.

Dans *Item*, tout va selon la définition du mot selon le Larousse : « de même, en outre, de plus », François Tanguy réunit Robert Walser, Plutarque, Dostoïevski, Ovide, L'Arioste, Goethe et Brecht. De l'un à l'autre, on parcourt de nombreux dédales, de la pensée, de la maladie et de la mort, de la nausée et de la beauté. Chaque fois, tout se passe comme si des

éclairs nous frappaient. « Je croyais aveuglément que, par je ne sais quel miracle, par je ne sais quelles circonstances extérieures, tout viendrait d'un seul coup s'ouvrir, s'épanouir », dit l'homme des *Carnets du sous-sol*. Et nous, spectateurs, sommes devant un théâtre qui fait que, le temps de la représentation, tout peut « s'ouvrir, s'épanouir ».

Telle est la force du Radeau. Elle naît d'une poésie nourrie d'images, de sons, de mots qui obéissent à une logique du décalage, du contraste et du lyrisme. Et elle touche chacun, dans la salle, d'une manière très personnelle. Cela, qui est souvent vrai au théâtre, l'est encore plus dans les spectacles de François Tanguy. Pour cette raison, on ne peut que recommander à chacun d'aller vivre sa propre expérience d'*Item* à Gennevilliers, ou dans les villes de France qui accueilleront le spectacle en 2020. ■

BRIGITTE SALINO

Item, par le Théâtre du Radeau, mis en scène par François Tanguy. Avec Frode Bjornstad, Laurence Chable, Martine Dupé, Erik Gerken, Vincent Joly. T2G, 41, avenue des Grésillons, Gennevilliers (Hauts-de-Seine). Jusqu'au 16 décembre. Dans le cadre du Festival d'automne. Puis en tournée en 2020.